

L'ambivalence du travail – à partir de Simone Weil

1) L'argument :

Simone Weil est une figure singulière dans le paysage philosophique français du XX^e siècle dont l'existence fut aussi intense que brève. Radicalement engagée dans la pensée comme dans la pratique, elle tenait à confronter ses idées à la réalité : ainsi s'efforça-t-elle de rejoindre la colonne de B. Durruti durant la guerre d'Espagne ; ainsi s'acharna-t-elle à travailler à l'usine pour partager les conditions d'existence et de travail de celles et ceux qu'elle aurait pu (ou dû) ne jamais rencontrer.

On ne saurait penser vraiment le travail sans en avoir fait l'épreuve, sans avoir quitté durant un temps sa position d'observateur extérieur, laquelle n'interdit pas le sérieux¹, mais un sérieux qui ferait l'économie de l'épreuve ne se tient pas à la hauteur de ce qu'il s'agit de penser. En toutes choses il convient, pensait Simone Weil, de mettre ses idées à l'épreuve du réel. Aucun anti-intellectualisme cependant chez cette philosophe, mais une méfiance envers toute pensée de surplomb ou de survol. Comme la volonté d'échapper à tout idéalisme chez celle qui fut pourtant grande lectrice de Platon.

En un sens Simone Weil fut une *établie* avant l'heure, bien avant les maoïstes des années soixante-dix², qui tenait à partager les conditions de travail et d'existence des ouvrières et des ouvriers dont elle pensait que la connaissance réelle, l'épreuve « dans sa chair » devait précéder chez l'intellectuel toute prise de parole, condamnée sans cela à une forme de légèreté rédhitoire, dont ne furent pas exempts les grands révolutionnaires.

Comme si l'enquête et l'engagement étaient les conditions nécessaires de la vérité, conçue comme *avération*. L'engagement ne fut pas chez elle un thème littéraire mais une forme d'exposition de soi, permettant de vérifier la résistance des idées aux faits et de renoncer

1 Lectrice assidue de Marx depuis l'adolescence, elle le prenait tout à fait au sérieux, bien qu'elle ne partagea pas toutes ses conclusions, loin s'en faut.

2 Voir notamment Robert Linhart, *L'établi*, Minuit, 1978 et Jean-Pierre Martin, *Le laminoir*, Champ-Vallon, 1995.

éventuellement à celles qui n'y résisteraient pas. Non qu'il faille à tout prix renoncer aux idées pour agir, ni croire naïvement que celles-ci pourraient naître de l'expérience, mais parce que la probité de la pensée réside aussi dans la perspective qu'ouvre l'action engagée : celle d'une forme de sentiment qui transforme des idées, autrement inadéquates, à la lumière de la réalité vécue³.

Au cours des trois séances, nous interrogerons cette conception, en nous appuyant sur des textes portant sur trois aspects de la pensée du travail chez Weil (sous réserve évidemment de la discussion qui pourrait nous conduire ailleurs, car « là où le dialogue, comme un souffle, nous portera, c'est là qu'il faut aller », Platon, *République*, III) :

- 1) Le premier jour il s'agira d'interroger la valeur du témoignage dont Weil faisait la condition de la probité.
- 2) Le deuxième portera sur la question du temps au travail, à partir de la distinction entre *rythme* et *cadence*, et d'une réflexion plus générale sur la langue du monde du travail.
- 3) Le troisième, enfin, nous examinerons la distinction entre exploitation (Marx) et oppression (Weil) et les conséquences qui découlent de leur application au monde du travail, avant de nous pencher sur la question de l'organisation du travail et du rôle des machines.

3 L'expérience du travail à l'usine « a changé pour moi non pas telle ou telle de mes idées (beaucoup ont été au contraire confirmées), mais infiniment plus, toute ma perspective sur les choses, le sentiment même que j'ai de la vie. » (p. 52)

2) Les textes :

Texte n°1 La valeur du témoignage

Ainsi chaque condition malheureuse parmi les hommes crée une zone de silence où les êtres humains se trouvent enfermés comme dans une île. Qui sort de l'île ne tourne pas la tête. Les exceptions, presque toujours, sont seulement apparentes. Par exemple, la même distance [...] sépare des ouvriers, l'ouvrier devenu patron et l'ouvrier devenu, dans les syndicats, militant professionnel.

Si quelqu'un, venu du dehors, pénètre dans une de ces îles et se soumet volontairement au malheur, pour un temps limité, mais assez long pour s'en pénétrer, et s'il raconte ensuite ce qu'on y éprouve, on pourra facilement contester la valeur de son témoignage. On dira qu'il a éprouvé autre chose que ceux qui sont là d'une manière permanente. On aura raison s'il s'est livré seulement à l'introspection ; de même s'il a seulement observé. Mais si, étant parvenu à oublier qu'il vient d'ailleurs, retournera ailleurs, et se trouve là seulement pour un voyage, il compare continuellement ce qu'il éprouve pour lui-même à ce qu'il lit sur les visages, dans les yeux, les gestes, les attitudes, les paroles, dans les événements petits et grands, il se crée en lui un sentiment de certitude, malheureusement difficile à communiquer. Les visages contractés par l'angoisse de la journée à traverser et les yeux douloureux dans le métro du matin ; la fatigue profonde, essentielle, la fatigue d'âme encore plus que de corps, qui marque les attitudes, les regards et le pli des lèvres, le soir, à la sortie ; les regards et les attitudes de bêtes en cage, quand une usine, après la fermeture annuelle de dix jours, vient à rouvrir pour une interminable année ; la brutalité diffuse et qu'on rencontre presque partout ; l'importance attachée par presque tous à des détails petits par eux-mêmes, mais douloureux par leur signification symbolique, tels que l'obligation de présenter une carte d'identité en entrant ; les vantardises pitoyables échangées parmi les troupeaux massés devant la porte des bureaux d'embauche, et qui, par opposition, évoquent tant d'humiliations réelles ; les paroles incroyablement douloureuses qui s'échappent parfois, comme par inadvertance, des lèvres

d'hommes et de femmes semblables à tous les autres ; la haine et le dégoût de l'usine, du lieu de travail, que les paroles et les actes font si souvent apparaître, qui jette son ombre sur la camaraderie et pousse ouvriers et ouvrières, dès qu'ils sortent, à se hâter chacun chez soi presque sans échanger une parole ; la joie, pendant l'occupation des usines, de posséder l'usine par la pensée, d'en parcourir les parties, la fierté toute nouvelle de la montrer aux siens et de leur expliquer où on travaille, joie et fierté fugitives qui exprimaient par contraste d'une manière si poignante les douleurs permanentes de la pensée clouée ; tous les remous de la classe ouvrière, si mystérieux aux spectateurs, en réalité si aisés à comprendre ; comment ne pas se fier à tous ces signes, lorsqu'en même temps qu'on les lit autour de soi on éprouve en soi-même tous les sentiments correspondants ?

« Expérience de la vie d'usine », in *La condition ouvrière*, p. 342-343.

Texte n° 2
Rythme et cadence, suite et série

« La succession de leurs gestes [ceux des ouvriers] n'est pas désigné, dans le langage de l'usine, par le mot de rythme, mais par celui de cadence, et c'est juste, car cette succession est le contraire d'un rythme. Toutes les suites de mouvements qui participent du beau et s'accomplissent sans dégrader en fermeté des instants d'arrêts, brefs comme l'éclair, qui constituent le secret du rythme et donnent au spectateur, à travers même l'extrême rapidité, l'impression de la lenteur. Le coureur à pied, au moment qu'il dépasse un record mondial, semble glisser lentement, tandis qu'on voit les coureurs médiocres se hâter loin derrière lui ; plus un paysan fauche vite et bien, plus ceux qui le regardent sentent que, comme on dit si justement, il prend tout son temps. Au contraire, le

spectacle de manœuvres sur machines est presque toujours celui d'une précipitation misérable d'où toute grâce et toute dignité sont absentes. Il est naturel à l'homme et il lui convient de s'arrêter quand il a fait quelque chose, fût-ce l'espace d'un éclair, pour en prendre conscience, comme Dieu dans la Genèse ; cet éclair de pensée, d'immobilité et d'équilibre, c'est ce qu'il faut apprendre à supprimer entièrement dans l'usine quand on y travaille. Les manœuvres sur machines n'atteignent la cadence exigée que si les gestes d'une seconde se succèdent d'une manière ininterrompue et presque comme le tic-tac d'une horloge, sans rien qui marque jamais que quelque chose est fini et qu'autre chose commence. Ce tic-tac dont on ne peut supporter d'écouter longtemps la morne monotonie, eux doivent presque le reproduire avec leur corps. Cet enchaînement ininterrompu tend à plonger dans une espèce de sommeil, mais il faut le supporter sans dormir. Ce n'est pas seulement un supplice ; s'il n'en résultait que de la souffrance le mal serait moindre qu'il n'est. Toute action humaine exige un mobile qui fournisse l'énergie nécessaire pour l'accomplir, et elle est bonne ou mauvaise selon que le mobile est élevé ou bas. Pour se plier à la passivité épuisante qu'exige l'usine, il faut chercher des mobiles en soi-même, car il n'y a pas de fouets, pas de chaînes ; des fouets, des chaînes rendraient peut-être la transformation plus facile. Les conditions même du travail empêchent que puissent intervenir d'autres mobiles que la crainte des réprimandes et du renvoi, le désir avide d'accumuler des sous, et, dans une certaine mesure, le goût des records de vitesse. Tout concourt pour rappeler ces mobiles à la pensée et les transformer en obsessions ; il n'est jamais fait appel à rien de plus élevé ; d'ailleurs ils doivent devenir obsédants pour être efficaces. En même temps que ces mobiles occupent l'âme, la pensée se rétracte sur un point du temps pour éviter la souffrance, et la conscience s'éteint autant que les nécessités du travail le permettent. Une force presque irrésistible, comparable à la pesanteur, empêche alors de sentir la présence d'autres êtres humains qui peinent eux aussi tout près ; il est presque impossible de ne pas devenir indifférent et brutal comme le système dans lequel on est pris ; et réciproquement la brutalité des systèmes est reflétée et rendue sensible par les gestes, les regards, les paroles de ceux qu'on a autour de soi. Après une journée ainsi passée, un ouvrier n'a qu'une plainte, plainte qui ne

parvient pas aux oreilles des hommes étrangers à cette condition et ne leur dirait rien si elle y parvenait ; il a trouvé le temps long. »

« Expérience de la vie d'usine », *La Condition ouvrière*, coll. « Folio Essais », pp. 337-338

Texte 3

Exploitation et oppression

Il y a donc deux questions à distinguer : l'exploitation de la classe ouvrière qui se définit par le profit capitaliste, et l'oppression de la classe ouvrière sur le lieu du travail qui se traduit par des souffrances prolongées, selon le cas, 48 heures ou 40 heures par semaine, mais qui peuvent se prolonger encore au-delà de l'usine sur les 24 heures de la journée.

La question du régime des entreprises, considérée du point de vue des travailleurs, se pose avec des données qui tiennent à la structure même de la grande industrie. Une usine est essentiellement faite pour produire. Les hommes sont là pour aider les machines à sortir tous les jours le plus grand nombre possible de produits bien faits et bon marché. Mais d'un autre côté, ces hommes sont des hommes ; ils ont des besoins, des aspirations à satisfaire, et qui ne coïncident pas nécessairement avec les nécessités de la production, et même en fait n'y coïncident pas du tout le plus souvent. C'est une contradiction que le changement de régime n'éliminerait pas [...]

Concilier les exigences de la fabrication et les aspirations des hommes qui fabriquent est un problème que les capitalistes résolvent facilement en supprimant l'un de ses termes : ils font comme si ces hommes n'existaient pas. À l'inverse, certaines conceptions anarchistes suppriment l'autre terme : les nécessités de la fabrication [...]

On peut poser en principe qu'on peut résoudre l[a] contradiction par un compromis en trouvant un moyen terme, tel que ne soient pas entièrement sacrifiés ni les uns ni les autres ; ni les intérêts de la production ni ceux des producteurs [...]

C'est là le véritable problème, le problème le plus grave qui se pose à la classe ouvrière : trouver une méthode d'organisation du travail qui soit acceptable à la fois pour la production, pour le travail et pour la consommation.

Ce problème, on n'a même pas commencé à le résoudre, puisqu'il n'a pas été posé ; de sorte que si demain nous nous emparions des usines, nous ne saurions quoi en faire et nous serions forcés de les organiser comme elles le sont actuellement, après un temps de flottement plus ou moins long. »

S. Weil, « La rationalisation » in *La condition ouvrière*, p. 306-308

3) Les échanges avec les intervenants :

Les échanges furent nombreux et très riches de sorte qu'il est impossible d'en rendre compte de manière exhaustive. On peut cependant en donner un aperçu.

Sur le texte n°1 :

La notion de témoignage et des conditions de sa validité, ainsi que celle du rapport entre pensée et expérience ont été centrales. Elle a été mise en relation avec la « phénoménologie de l'expérience du travail » propre à Simone Weil. On s'est interrogé sur le rapport entre la volonté farouche de la philosophe de partager « dans sa chair » la souffrance des ouvriers et ses préoccupations « mystiques », notamment autour de la notion de « *décréation* ». On a souligné la posture « christique » de son engagement, qui prit la forme d'un « *encharnement* » selon la formule de Péguy rappelée par un auditeur. Quelqu'un a suggéré de décrire Simone Weil comme un « Pascal existentiel ». On a aussi questionné l'intérêt de la philosophe pour les sagesses orientales dans lesquelles elle retrouvait sa préoccupation d'une abolition du soi et son apprentissage tardif du sanskrit.

L'image de l'usine comme une île a été mise en relation avec celle de la Caverne chez Platon (à laquelle elle se réfère à la p. 144 de *La condition ouvrière*), soulignant l'intérêt vif de S. Weil pour l'orphisme et le pythagorisme (voir ses *Commentaires de textes pythagoriciens*).

On s'est enfin interrogé sur la lecture de Hegel par Simone Weil : qu'en connaissait-elle au juste, par-delà ce qu'elle avait entendu dans un séminaire d'Alain consacré au philosophe allemand (car les rares mentions qu'elle fait de Hegel dans *La condition ouvrière* renvoient toutes à la dialectique du maître et de l'esclave) ?

Sur le texte n°2 :

Les discussions ont porté essentiellement sur la distinction entre rythme et cadence et la description par S. Weil du temps à l'horizon du travail à l'usine.

On s'est posé la question de savoir si l'on pouvait dire de Weil qu'elle était révolutionnaire. En effet, elle appartenait à la mouvance de ce que l'on appelait alors le « syndicalisme révolutionnaire » et participait aux débats de l'équipe du journal « La révolution prolétarienne », mais elle fut de plus en plus convaincue que le mot même de révolution était vide de sens, et persuadée que la question de l'oppression au travail ne pouvait être réglée par un simple changement de régime politique ni par une révolution abolissant la propriété privée des moyens de production : la question de l'oppression au travail se posait évidemment à ses yeux en Union soviétique. On est revenu sur l'engagement syndical de S. Weil pendant ses années de professorat.

On a cherché à comprendre en quel sens il y a bien ambivalence du travail chez la philosophe tant ses descriptions du travail en usine en dénoncent le caractère avilissant et abrutissant. On a relevé dans le texte l'éventualité d'une ré-appropriation des gestes nécessaires à la production ainsi que les images dont use Weil pour illustrer le rythme : celle du champion de course à pied et celle du paysan. Un auditeur a souligné la proximité de ce que dit ici Weil avec ce qu'écrit par ailleurs Alain.

Sur le texte n°3 :

C'est la possibilité même d'un plaisir, voire même d'une joie, pris au travail qui a été posée, et finalement la question de la centralité du travail dans la vie humaine. On a rappelé que dans *L'enracinement*, Weil fait du travail le « centre spirituel » de toute vie sociale bien ordonnée.

La critique du taylorisme à laquelle se livre Weil, et d'abord la critique du prétendu caractère « scientifique » de l'organisation du travail conçue par Taylor, souligne à quel point l'esclavage ouvrier est devenu complexe, qui oblige les ouvriers à intégrer la contrainte, en l'absence de « fouets et de chaînes », remplacés par l'organisation même de la production. Les ouvriers devant

trouver en eux-mêmes les motifs de leur soumission et contribuer ainsi à leur propre oppression. On a interrogé les liens entre le « réformisme » de Weil et le management ultérieur.

La question des machines et de leur rôle dans le processus de production a fait l'objet de plusieurs interventions qui ont indiqué pour les unes la source d'inspiration qu'avait été Weil pour l'ergonomie naissante (Alain Wisner, premier titulaire d'une chaire d'ergonomie au Collège de France soulignant à de nombreuses reprises dans son discours inaugural l'importance de S. Weil), pour d'autres l'intérêt des réflexions de S. Weil autour de ce qu'elle appelle les « machines souples », capables de s'adapter aux utilisateurs, qui ne sont pas sans préfigurer les machines informatisés dont nous disposons depuis. Les rapports de la pensée de Weil au sujet des machines à celle de Simondon ont été mis en avant et examinés.

Par ailleurs, on s'est demandé si un travail sans subordination était envisageable. S. Weil semble penser que non et que, ce constat étant posé, il faut réfléchir aux moyens de favoriser le plus possible la coordination ou la coopération et, lorsque que la subordination s'avère incontournable, se donner les moyens d'en réduire les effets oppressifs. Enfin, on a mis en relation les textes de S. Weil avec d'autres plus contemporains sur la notion de travail (Gorz, D. Linhart, C. Dejours, etc.)

Au terme de trois séances très denses mais qui se sont déroulées dans une atmosphère studieuse et détendue en même temps, chacun est reparti avec l'envie d'approfondir ses lectures de S. Weil à partir des très nombreuses pistes ouvertes par les échanges qui ont suivi les trois séances de ce séminaire.